



”Il faut viser très haut”.

Leyla Dakhli

► To cite this version:

Leyla Dakhli. ”Il faut viser très haut”.: Tunisie-Syrie, deux années en révolution. 2013. halshs-00864741

HAL Id: halshs-00864741

<https://shs.hal.science/halshs-00864741>

Preprint submitted on 23 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Il faut viser très haut ».

Tunisie-Syrie, deux années en révolutions

Par Leyla DAKHLI

CNRS-IREMAM, mars 2013

“It’s your turn, doctor.” (Graffiti of Deraa, march 2011)

Lorsque les premiers appels à la révolte se sont déclenchés en Syrie, début février 2011, la révolution tunisienne était déjà dans toutes les têtes et la référence explicite, comme le montre le texte des graffitis de Deraa, déclencheur quasi-anecdotique du mouvement syrien. Les groupes qui se constituaient sur les réseaux sociaux fabriquaient des sortes de « trailers » pour la révolution à venir, comme une continuation de ce qui s’était joué en Tunisie, en Egypte, en Libye, au Yémen et ailleurs encore. Cet élan semble aujourd’hui bien loin. Pourtant, il est incontestable qu’un mouvement régional est en cours. Il est incontestable qu’une parenté existe entre la guerre en cours en Syrie et ce qui a renversé en quelques semaines Ben Ali et sa clique. Pourtant, aujourd’hui, sur Wikipedia (en français), il y a un article « révolution tunisienne » et un article « guerre civile syrienne »...

Alors que dans les premières semaines de 2011, le champ lexical de la contagion, de la diffusion, voire des dominos dominait largement les commentaires, semblant établir d’évidence une parenté entre les événements qui secouaient la région, aujourd’hui, les discours se succèdent pour mettre en cause l’idée d’un mouvement uni, d’un printemps arabe ou même d’un moment révolutionnaire régional. Ce qui se passerait en Syrie, notamment, n’aurait rien à voir avec la ferveur révolutionnaire des Tunisiens et des Egyptiens, qui elle-même serait bien loin des situations yéménites ou bahreïni...

Cet article vise à reconstruire un lien – ou plutôt à donner des pistes pour le caractériser, par la comparaison entre deux pôles que l’on pourrait qualifier d’opposés dans cette histoire singulière que nous vivons, celle d’un moment particulier de contestation, mais aussi de circulation et de communication. Notre objectif ici n’est pas seulement de contredire le discours commun mais encore de donner quelques pistes de réflexion sur le moment en lui-même, ce qui l’agite et le secoue, ce qui le constitue, ce qui en brouille les contours. L’écriture de ce papier est aussi l’occasion paradoxale de dire la difficulté à écrire et

de mettre à jour les doutes qui nous assaillent depuis deux ans en observant ce qui se déroule dans la région le plus scrupuleusement possible.

1. Le peuple en suspens

La première différence, apparente, entre les deux situations, est celle qui oppose un soulèvement populaire rapide, efficace, qui réussit à obtenir la fuite de son dictateur en quelques semaines, sans verser trop de sang, et une lutte longue et monstrueusement violente, qui dure depuis plus de 2 ans et a déjà causé la mort d'environ 70 000 personnes directement (source : ONU, mars 2013). Le temps de la révolution est bien souvent l'un des éléments qui permettent de donner l'appellation de révolution à un soulèvement. On considère la révolution comme un moment relativement bref qui fait basculer radicalement une situation politique. La durée du mouvement révolutionnaire syrien tient d'abord à la résistance forte du régime. Là réside l'une des surprises majeures de ces deux années. Le régime d'Assad tient. Suffisamment pour tuer et tuer encore, chaque jour. Malgré les défections, malgré les désertions, le clan est suffisamment cohérent, suffisamment soutenu, à l'intérieur et à l'extérieur, pour assassiner son peuple sans discontinuer depuis deux ans. On cherche des comparaisons, les interventions de l'armée rouge à Prague ou à Budapest, les massacres de masse au Vietnam, quelque soit la manière dont on regarde les faits, c'est sans précédent à cause de cette longueur, interminable. Un « bain de sang », une « répression sanglante », ce sont quelques semaines, des mois parfois, mais deux ans ! à l'opposé, il y a eu la Tunisie. 17 décembre 2010-14 janvier 2011, moins d'un mois pour que s'enfuie le dictateur isolé, pour que s'accomplisse la révolution, le changement majeur qui détermine la suite. Reste que la saison des violences avaient commencé bien avant, avec les prisons et les tortures, et qu'elle se poursuit aujourd'hui. Elle constituait même, si le livre de James Gelvin, l'un des points communs les plus évidents du « monde arabe », et le ferment d'une communauté de destins. « Seven small Arab States, representing 8.9 percent of the population of the seventeen countries surveyed, offered a medium standard of human welfare to their populations. The remainder, with 91.1 percent of the population of the seventeenth Arab states surveyed, were marked by a low standard of human welfare among their populations »¹. Ce point commun, majeur,

¹ James L. Gelvin, *The Arab Uprisings. What everyone needs to know*, Oxford University Press, 2012, p. 6.

ne doit pas être perdu de vue dans un monde où les peuples de ces pays communiquent entre eux, comparent leurs situations, échangent réflexions politiques, humeurs et plaisanteries sur les principaux médias transnationaux et sur les réseaux sociaux. L'idée qu'il y aurait, à partir du 14 janvier 2011, une série de « têtes » à faire tomber repose sur cette communauté de destin.

Il est difficile d'apprécier la qualité du temps vécu par les Syriens. La difficulté tient à la longueur, mais aussi aux niveaux de réalités qui se superposent pour saisir la situation. Le temps du pays est celui des bombes dans certains lieux, puis dans d'autres ; c'est le temps des départs, des exils, des refuges toujours provisoires. Le temps de la « crise syrienne » est celui des prises de guerre, des bombardements, des exécutions et des massacres, sans noms, en chiffres. Le temps de la « négociation », comme si elle était encore possible, se situe dans les chimères de représentants impuissants. En Tunisie, le temps de la révolution a été comme une vague progressive, d'abord murmurant dans quelques villes de l'intérieur, puis s'amplifiant. Les représentants n'ont pas été désignés, ils ne se sont pas constitués, ils n'ont pas eu à négocier. En Syrie, chacun s'est mobilisé comme il le pouvait, là où il se trouvait, exprimant sa solidarité, l'union de chacun de ces moments révolutionnaires, à Deraa, à Homs, Hama, Alep, Damas, ... le territoire s'est peu à peu transformé en une série de champs clos, de places fortes où seuls les échanges virtuels permettaient de se dire « un », de se faire peuple (*wahid, al-shaab al-suri wahid*). Pas de moment de communion nationale sinon par le fil tendu des slogans, pas de manifestations massives, des appels ponctuels, et de plus en plus mobiles, jusqu'à progressivement devenir quasi-invisibles pour nos yeux dépendants des médias et des messages reçus. Les mobilisations sont apparues éclatées, créatives, dispersées. Pas le temps de faire venir à soi les autres, ceux qui avaient encore peur, ceux qui seraient venus un peu, au dernier moment, juste pour faire tomber le château de cartes. Ils sont restés entre deux eaux, ceux-là qui auraient rejoint la révolte, pour sûr, un peu plus tard, pour la faire basculer. Ils forment ces indécis, le peuple de l'inquiétude, le résidu de peur.

C'est dans ce résidu que la réflexion sur le temps révolutionnaire dans le contexte arabe contemporain trouve son sens. Ce qui surprend, en ces temps de soudaine manifestation du peuple, c'est sa radicalité. C'est l'absence de possibilité de revenir en arrière. Or, les régimes autoritaires, aussi bien en Syrie qu'en Tunisie, avaient su atteindre ce point de routinisation où l'on pouvait trouver qu'il faisait bon y vivre... une forme de confort sécuritaire et affairiste qui ne laissait pas supposer la vague qui se préparait. Le confort, qui passait par une grande capacité à ne pas voir, entretenue par un muselage de la presse et une langue

de bois très installée, signifiait que l'on pouvait souhaiter une démocratisation du régime, mais que l'on ne pouvait pas mettre sa vie en jeu pour atteindre cet objectif, trop lointain et désirable uniquement comme un « supplément d'âme ». À Tunis comme dans le Bilad al-Sham, des élites mondialisées, croyant dur comme fer que la démocratie adviendrait avec l'extension du libre marché, étaient persuadées d'être du côté du progrès. Certains régimes occidentaux, à peu près tous, les confortaient dans cette croyance. Cette dernière est tenue par un chantage plus ou moins explicite à l'islamisme ou à la guerre civile confessionnelle.

La rupture intervient pourtant, elle met fin à cette croyance entretenue par les tenants des « democratization studies » d'un progrès linéaire du marché à la démocratie. Elle surgit et s'incarne en une figure oubliée, celle du peuple – et, en particulier, de la jeunesse. Dans cette stupeur là les mouvements syrien et tunisien se rejoignent. Car en Tunisie, le surgissement du peuple reste à ce jour encore incompris d'une bonne part de la population – et des partis politiques. Qu'il me soit bien permis de préciser que ce surgissement, et cette surprise ne signifient pas du tout que les mobilisations surgissent de nulle part et ne peuvent s'expliquer, voire trouver leurs origines dans des mouvements et des tissus sociaux qui préexistent au moment révolutionnaire. C'est une partie du peuple qui en ignore l'autre : là réside la surprise, là se situe la bascule. En Tunisie, petit pays, l'extension de la lutte a pu se faire par contagion, via les réseaux sociaux et des intermédiaires aujourd'hui bien connus (cyber-activistes, syndicalistes, etc.) mais cette stupeur des uns face aux autres perdure². En Syrie, les débats qui entourent aujourd'hui le soutien à la révolution populaire montrent bien à quel point la dislocation de la population, préparée par le régime baassiste, a été accentuée par la répression et le temps long des souffrances³. Ainsi en est-il par exemple de la « communautarisation » du conflit qui, d'abord construite comme un processus de décrédibilisation des manifestants⁴, est de plus en plus prise au sérieux au fil du temps. Sur cette question en particulier, l'analyse est toujours comme suspendue à une compréhension fine du contexte. Car il n'est pas faux de dire que la propagande baathiste présentait le régime comme l'unique garant des droits des minorités. Mais cela signifiait également que ce régime reposait sur une division

² Je me permets de renvoyer à Leyla Dakhli, « Une révolution trahie ? », <http://www.laviedesidees.fr/Une-revolution-trahie.html> / version anglaise <http://www.jadaliyya.com/pages/index/10463/a-betrayed-revolution-on-the-tunisian-uprising-and>

³ Voir l'article de Farouk Mardam, « La révolution syrienne et ses détracteurs », paru dans l'Orient littéraire en octobre 2012 : http://www.lorientlitteraire.com/article_details.php?cid=8&nid=3970

⁴ Voir les affiches de propagande du régime figurant Bachar en croisé défendant les chrétiens.

confessionnelle entretenue pour servir de socle à son pouvoir⁵. Ainsi, ce n'est pas l'affaiblissement du régime qui crée la guerre confessionnelle, mais bien également le rôle qu'il a joué qui n'a pas fait disparaître cette guerre⁶.

Pourtant, il n'est point de retour en arrière possible. Ce que dit le temps révolutionnaire, c'est que l'après n'est plus l'avant, l'irréversibilité du processus est patente, ici comme là, quoiqu'en disent les tenants du « rien ne change », qui pourront toujours observer la manière dont les élites trouvent leur place dans un système autocratique et la retrouvent dans un système démocratique post-révolutionnaire.

2. La révolution en son contexte

Navigant dans un tissu de discours, le chercheur, familier de la Syrie comme de la Tunisie, ne cesse de s'interroger sur ses connaissances, sur ce que lui disent les textes et ses sources, les images et les slogans, et sur ce qu'il peut ressentir – non pas seulement au sens de l'émotion qui le submerge comme tout le monde, mais au sens de l'intuition nécessaire à la mise en œuvre d'une pensée autonome et pas simplement descriptive. Dans le tissu de discours qui entoure les « révolutions arabes », il y a le souci de différencier les situations nationales, de mille manières. Cette tendance différencialiste, qui prend la forme du « sérieux de l'analyste », qui, lui – contrairement aux activistes – ne mélangerait pas tout, aboutit à rendre obscur le simple fait qu'aient surgi, en différents espaces d'un même ensemble arabe, des mobilisations populaires qui faisaient échos les unes aux autres, à partir de l'hiver 2010-2011. Si les différents cas sont tellement différents, comment expliquer cette « coïncidence » ? Doit-on l'attribuer à un quelconque complot international ? Concernant la Syrie en particulier, le discours de l'exception ne cesse d'être opposé à ceux qui cherchent à comprendre⁷. Ainsi doit-on comprendre que le régime de Ben Ali

⁵ Voir ici les analyses éclairantes de Christa Salamandra.

⁶ Cet équilibre des confessions comme gestion du pays est un héritage du mandat français comme l'a montré Sabrina Mervin à propos des Alaouites : « 'Alawīs, contemporary developments », *Encyclopaedia of Islam*, Third Edition, Part 2010-1, p.69-72.

⁷ Voir, par exemple, la liste de Bassam Haddad : « the heterogeneity of Syrian society, which would undermine collective action among the opposition; the cohesion of the Syrian regime that would prevent Tunisia-style and Egypt-style scenarios of a quick-president's-exit-as-solution; the thicker state-society relations in Syria that would prevent a Libya-style social isolation of the top leadership; and both the importance of Syria's regional anti-imperialist stance which strengthens the regime externally, and its ultimate irrelevance to potential internal protest » in « Perpetual recalculation. Getting Syria wrong two

était déjà moribond et qu'il aurait donc suffi de le déstabiliser légèrement pour qu'il tombe, alors que celui de Bachar reposait sur des bases plus solides – mais lesquelles ? et selon quels critères ? Il faudrait également faire la part de la situation géopolitique, qui empêcherait que l'on laisse le régime baasiste tomber – là, les interprétations varient et se confortent selon que c'est pour la sécurité d'Israël ou pour la perpétuation de « l'axe chiite »... Ces discours disent une partie de la vérité, sur le régime syrien qui « protégeait » une grande partie de ses citoyens par la stabilité qu'il garantit, sur le fait que la révolution syrienne ne concerne pas seulement la Syrie, comme l'a écrit Bassam Haddad (« the Syrian revolution is not only about Syria »). En effet, tous ces discours ne sont pas faux mais ils éloignent de jour en jour ce qui était là et qu'on n'avait pas vu auparavant : ces paysans, ces enfants, ces jeunes gens qui ont cessé d'avoir peur et se sont soulevés. Ceux que nous avons tous vus dans ces films, nombreux, qui circulaient et circulent encore sur les réseaux. Cette puissance populaire, à l'œuvre sous nos yeux, était le signe d'une révolution à l'œuvre, loin des calculs sur la géopolitique de la région.

Comme continuer à dire cela aujourd'hui ? Peut-être en cherchant à comprendre ce qui s'est passé sur le terrain, depuis deux ans, en Syrie, et n'a pas pu advenir en Tunisie pendant les journées révolutionnaires.

Car paradoxalement, plus on cherche à différencier, à marquer et à établir la spécificité de chaque situation, plus on se met à regarder les événements de loin, de haut. Au contraire, plus on se met au ras de terre, près des mouvements et des situations concrètes de résistance et de répression, plus on perçoit la parenté, la proximité entre les événements et les situations.

C'est ce mouvement de caméra que décrivent les activistes-cinéastes du collectif syrien Abu Naddara, révélant également une des spécificités de la résistance, son ambition, sa volonté d'être digne. Ils disent : « Il faut viser très haut : nous en avons même le devoir pour préserver la révolution des snipers et de la télévision qui ont en commun de viser bas »⁸. À ces deux expressions des vues « surplombantes » sur les événements, il faudrait ajouter celle des géopoliticiens. Leur lecture, à coup de zone d'influence et de champ d'action, a pour conséquence de rendre infimes les résistances, de les réduire, voire de les confiner à l'impuissance.

Nous tentons ici de tirer une leçon de ce qui s'exprime par la bouche des activistes et des révolutionnaires : viser haut, c'est rester à terre. Et c'est cette ambition qu'il nous faut tenir, quoi qu'il

years on » : <http://www.jadaliyya.com/pages/index/10674/perpetual-recalculation-getting-syria-wrong-two-ye>

⁸ Extrait de l'entretien mené par Cécile Boex avec le collectif Abou Naddara, intitulé « Un cinéma d'urgence », à lire ici : <http://www.laviedesidees.fr/Un-cinema-d-urgence.html>

nous en coûte et, bien souvent, quelle que soit la difficulté à accéder à la « terre ». Ainsi nous faut-il, pour comprendre ce qui se joue en Tunisie depuis le 17 décembre 2010, suivre ces jeunes chômeurs de l'intérieur du pays, ce qui les meut et ce qui les émeut. Cette attention là fait apparaître des angles nouveaux, inaperçus ou oubliés. Car depuis plus de deux ans que les révoltes ont commencé, le flot d'images et d'informations a produit sa dose nécessaire d'oubli, de hiérarchie de l'urgence. Il nous faut aussi regarder les murs des villes, les messages qu'ils portent, les conflits que suscite la création d'un groupe d'activités féministes radicales, mais aussi le fait que cela soit possible parce que simplement existant. C'est au fil de ces petites choses que se découvre et se comprend le rapport de force, y compris dans la perte de terrain, dans l'oubli des images et de la télévision, mais aussi dans la persistance des signes⁹.

Alors soyons attentifs, et dans cette attention nouvelle au contexte spécifique d'émergence des révolutions, c'est d'abord une nouvelle géographie qu'il ne nous faut pas perdre de vue : les lieux de la colère ne sont pas ceux du pouvoir, qu'il soit celui des régimes encore en place ou des "transitions". Les âges de la colère ne sont pas ceux des pouvoirs installés. Bien entendu, il est commun de dire que la jeunesse a porté les soulèvements et n'en a pas récolté les fruits. A partir de ce constat, il nous faut comprendre autrement des sociétés dans lesquelles les ruptures générationnelles étaient comme inaperçues, inenvisagées. La présence de la jeunesse dans les rues de Tunis, du Caire ou d'Alep nous incite à nous interroger sur cette génération, celle qui risque sa vie pour passer la Méditerranée, celle qui va s'engager en Irak ou maintenant en Syrie, celle qui n'a plus peur. Le "mur de la peur" est tombé, a-t-on souvent écrit. Ceux qui l'ont fait tomber ressemblent à leurs frères et sœurs qui avaient bravé et bravent encore d'autres périls. Lire les événements à partir de cette génération peut aider à comprendre autrement la place des émeutes dans l'histoire récente. Elles n'interviendraient pas forcément comme une surprise après des années de silence politique et d'absence d'alternative, mais comme une forme nouvelle de la rage et de l'impuissance d'une jeunesse déjà capable d'affronter les pièges des politiques européennes de visa, déjà sensible aux sirènes du combat pour le djihad, déjà enragée et bouillonnante de rage. Cette piste de réflexion aurait également pour conséquence de ne pas borner l'horizon révolutionnaire à un avant et un après, ni à un affrontement d'idéologies parfaitement opposables et cernées par les partis qui les incarnent, mais à lui rendre sa dimension existentielle fondamentale, qui accompagne – voire précède – les engagements plus politiques et idéologiques.

⁹ C'est le sens de la nouvelle page de *Jadaliyya*, « DARS – Daily Actions of Resistance and Subversion ».

Dans l'inaperçu du regard surplombant il y a aussi, à l'autre pôle des pratiques souterraines anciennes qui ne se disent pas et ne se donnent pas facilement à voir : les pratiques underground, décalées ou interdites, les circulations de savoirs dans des lieux non institutionnels. Elles ont semblé émerger de nulle part avec les mouvements révolutionnaires, mais elles sont encore considérées comme des pratiques marginales, loin du poids des questions sociales et politiques. Pourtant, elles sont au cœur de la diffusion d'un destin commun. Elles agissent comme un horizon partagé d'une certaine jeunesse, comme des pratiques qui sont en dialogue depuis fort longtemps. Dans l'appropriation de ces pratiques réside l'une des interprétations les plus claires de ce qu'est un mouvement révolutionnaire transnational aujourd'hui.

3. Retrouver les acteurs

On aura compris que l'ensemble de la démarche proposée ici vise à retrouver les acteurs, à les comprendre, à les décrire, à leur donner voix et corps. Ce dernier aspect me paraît considérable. Il a souvent été dit et écrit que ces révolutions s'étaient faites sans leaders. C'est un fait. Et c'est l'une des marques de l'invention démocratique à l'œuvre dans ces événements. Pourtant cela ne signifie pas qu'il faille les désincarner. Cette fois encore, ce sont les murs qui portent souvent la trace de ces corps tombés¹⁰.

Les martyrs incarnent les uns après les autres la puissance révolutionnaire. Ils ont des noms, ils deviennent des symboles, nationaux (comme Mohamed Bouazizi) ou locaux. Ils sont nommés aussi dans la liste longue des victimes syriennes. Cette incarnation participe à créer du lien, à donner une mémoire commune aux révolutionnaires, mais aussi à celles et ceux qui sont touchés par cette exposition, par le sacrifice qu'il représente.

Ainsi, même anonymes, les corps qui s'exposent, vivants, dans la lutte, sont iconisés par les images : qui connaît le nom de cette femme tunisienne au tarbouche et poing fermé, portée sur l'avenue Bourguiba, dont la photo a fait le tour du monde ? Qui sait qui sont les meneurs des multiples dabkés lancés dans les rues des villes syriennes¹¹ ? L'un d'entre eux, le footballeur 'Adbelbasset Sarout, était connu avant de devenir le meneur des rues de Baba 'Amr (Homs). Les proches, peut-être, savent, mais le lien se crée

¹⁰ fig. 1 (dessin martyr dans les rues de Tunis)

¹¹ Ici, par exemple, à Douma : http://www.youtube.com/watch?v=rwFJ8o1wW5I&=player_embedded

autour d'un corps, d'une voix, sans affichage partisan, sans repère classique. Le corps, la voix, le courage s'imposent aux autres et à nous, spectateurs.

La somme de ces voix et de ces corps construit un environnement, une culture révolutionnaire dans laquelle chacun puise des forces : les arts, sous toutes leurs formes, participent à cette sédimentation. Les graffitis, les signes récurrents (lancer de chaussures, gestes des mains pour dire « dégage » ou « irhal ») qui deviennent des gestes de connivence, les chansons ou les rythmes...

Ecrire sur les révolutions en cours, ce devrait être, pour viser haut, raconter ces gestes là, les blagues et les commentaires, ce qui rassure et qui relie. C'est aussi tenter de comprendre comment les disjonctions se créent, comment l'union derrière le cri « salmiyyeh, salmiyyeh » s'est fissuré avec les balles et les tortures (pas tout de suite, il a fallu bien des mois de violence...) ; comment l'unité du peuple se maintient malgré l'isolement, et à quel prix. Plutôt que de voir advenir ce qui, disaient les "experts", avait toujours été là (le confessionnalisme, la violence armée des jihadistes), l'attention aux faits nous mène à comprendre comment ceux-là ont pris leur place dans un jeu qui les excluait, comment le régime d'Assad a fait advenir les marionnettes qu'il agitant dans sa propagande dès les premiers temps du soulèvement. Une révolution qui dure devient forcément, en quelque sorte, une guerre civile, puisque des combattants d'un même pays s'y affrontent¹².

Pour conclure cette brève contribution, qui ne se veut certainement pas définitive, il me faut ajouter que l'essentiel des enseignements portés par les événements en cours sont des enseignements sur notre ignorance. L'ignorance des chercheurs, qui est immense, bien entendu, mais aussi celle des personnes engagées et des activistes que nous sommes ou croyons être, dans nos propres pays ou ailleurs dans le monde. Le caractère fluide, mouvant et complexe de ces révoltes nous a surpris et ravis. Ces révolutions sont celles que nous espérions, contre des régimes dont la disparition est (ou sera) un soulagement immense. Elles sont ce que nous espérions également parce qu'elles sont portées par un désir de justice, par une force créative et émancipatrice, par des formes nouvelles d'investissement du politique. Elles révèlent la complexité des sociétés arabes, qui va infiniment plus loin que ce qu'en disent les orientalistes. Il nous faut espérer que cette « découverte » amènera de plus en plus de chercheurs à s'intéresser au

¹² cf. Mohamed al-Attar et Oudai al-Zoubi paru dans le journal *al-Joumhouriyya*, traduit en français par *L'Express* http://www.lexpress.fr/actualite/monde/proche-orient/syrie-revolution-ou-guerre-civile_1237272.html

monde social et culturel dans la région, pour comprendre, à ras de terre, ce que nous masque la géopolitique savante.